

Témoignage d'un condamné à mort¹

PAR CARLOS GARCIA TERAN

... La terreur qui nous avait martyrisés pendant notre captivité parut s'atténuer dans la « galerie » des condamnés à mort. Nous arrivions et nous avions l'impression que là nous serions comme libérés du régime pénitenciaire. Mais il n'en fut pas ainsi. Tous les autres condamnés de la prison de Carabanchel — la nouvelle prison de Madrid, merveilleuse reproduction du célèbre Sing Sing — étaient convaincus que le traitement était meilleur pour qui avait cette chance bizarre de pénétrer dans le corps de bâtiment appelé la galerie des condamnés à mort. On croyait, dans l'autre partie de la prison, que les persécutions constantes et les vexations venant des gardiens phalangistes n'avaient plus vraiment de raisons d'être face à cette situation nouvelle de « frère cadavre ».

Mais la haine et la persécution s'obstinaient contre les futurs morts, à cause de l'attitude « insolente » que nous avions devant les bourreaux. Je dis « nous », car dans la galerie même, comme au moment des *fusilamientos*, les faiblesses et l'esprit de défaite étaient quasi nuls. Nous restions entiers dans nos convictions et, malgré ce qui en nous protestait contre la certitude d'être

1. Il faut préciser que l'auteur de ce texte a vu sa peine de mort commuée en peine de prison. Puis sa peine de prison fut abrégée et finalement il fut libéré. Libération très particulière. Il raconte par ailleurs qu'un éternement du chef de l'Etat l'envoyait pour une semaine à la Sûreté. Les vacances d'un Ministre lui valaient d'entrer « à l'ombre » pour un mois. Il chercha refuge en France.

Un défaut espagnol est de ne pas attacher d'importance aux détails matériels. Qu'on ne s'étonne pas si cet homme, ni intellectuel ni vraiment ouvrier, mais homme d'expérience, de ceux qui ont eu mille métiers, mille misères, revoit essentiellement, dans son souvenir des prisons espagnoles, non les murs, le froid, la gamelle, mais « l'exploit d'honneur » que chaque condamné pouvait s'offrir à lui-même en mourant bien. L'Espagnol vit avec la réalité intérieure.

fusillés, il existait une volonté de paraître et une réelle concurrence pour vouloir mourir bien. Tous, nous nous préparions à mourir avec une protestation arrogante contre le monde imbécile qui laissait et laisse encore commettre ces crimes depuis dix-sept ans. Nous croyions que notre attitude leur ferait ouvrir les yeux.

J'ai vu des hommes qui, au moment de comparaître devant le Conseil de guerre, pleuraient et protestaient, et qui, condamnés à mort, s'habillaient en héros et essayaient de mourir ou de vouloir mourir dignement, pour faire plus violente leur protestation.

Le jour du débarquement allié en Normandie fut plein de surprise et de sang, pour nous condamnés à mort d'Espagne.

Le matin, la nouvelle du débarquement commença à circuler. Nous ne pouvions communiquer avec personne. Les gardiens à l'intérieur de la cour des condamnés, avaient été renforcés; et des murs de l'enceinte la garde civile nous menaçait constamment de ses mitrailleuses. Une section de la garde civile entra dans notre cour et posta aux deux encoignures deux mitrailleuses visant les portes. La rumeur et le mécontentement montaient comme la marée. Espoir puéril, mais espoir rouge de sang, qui paraissait à la cime des montagnes comme le soleil. A la nuit, nous étions encore au silence, écoutant. Personne n'a mangé ce jour-là. Nous espérions comme toujours et à neuf heures du soir, les gardiens, les gardes civils, et le directeur de la prison apparurent dans le cadre de la porte pour lire la nouvelle liste des hommes qui seraient fusillés à l'aube. Trente-sept furent nommés. Il fallut se dire adieu. Toute la nuit se passa sans dormir. Le moindre bruit venu du dehors nous faisait croire que le peuple de Madrid arrivait nous libérer et sauver les trente-sept de la nuit. Mais à l'aube nous avons entendu les salves et un jour continua après l'autre, ainsi. Les cobayes de la liberté espagnole demeuraient dans leur cage.

Dans la vie quotidienne du condamné à mort, il se crée aussi des habitudes. Et si l'on excepte le moment du réveil qui ne triche pas, le jour est plein de projets. Tous basés sur des rêves. Mais le terrible et le paradoxal, c'est que nous redoutions davantage les interventions des phalangistes et les bastonnades que la mort elle-même. Le *fusilamiento* était une chose admise et, de ce fait, la peur était surtout et toujours d'être réveillé au milieu de la nuit et envoyé dans une cellule pour recevoir la bastonnade (beaucoup mouraient ainsi) : il s'agissait de nous

faire avouer des complots imaginaires, qu'ils craignaient toujours.

L'appui politique et social que nous recevions était constant. Il nous arrivait par les organisations « de la rue », comme nous disions, mais pour nous autres tout était mou et lointain. L'immédiat, c'était la perte des vies qui s'en allaient, tombant cruellement chaque jour. Le terrible, c'était de savoir que — bien que plus de 80 % de la population fût antifranquiste — il n'y avait pas de moyen pour arracher la peur qui écrasait les esprits. Cette peur qui se communiquait comme une maladie à nos propres gardiens et aux fonctionnaires des prisons. Cette peur de tout qu'a inoculée à tous Franco le Crétin.

Carlos GARCIA TERAN.